Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 70 (1931)

Heft: 20

Artikel: lena de l'asceinchon

Autor: Marc

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-223920

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 19.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU Journal de la Suisse romande paraissant le samedi Rédaction et Administration :

Pache-Varidel & Bron

Lausanne

ABONNEMENT:

Suisse, un an 6 fr. Compte de chèques II. 1160

.111

ANNONCES:

Agence de publicité Amacker Palud 3, Lausanne.



IENA DE L'ASCEINCHON

EDE-VO que l'è qu'on professeu de théologie. Binsu que n'est pas dâi mot qu'on pouésse dere en patois. On lè z'eimpllièye pas prâo soveint. Et clliâo monsu on lè reincontre pas ti lè dzo dein noûtrè velâdzo, principalameint pas dein lè cabaret. Sé pas de la Bibllia. L'è leu que re-cipalament cliâo de la Bibllia. L'è leu que recordant lè menistre et que sant lâo régent. Vo

coucon de fllião de farna de tota premîre qualitâ. Et dâi z'ami dâo bon Dieu, allâ pî!

Dan, ora que vo z'îte esplliquâ on bocon, pu vo contâ stasse que l'è asse veretâbllia que lo sè-lâo dâo tsauteimps l'è rovilleint.

vâide bin que n'è pas dao pan de nialle, mâ dâi

L'ètâi lo dzo de l'Asceinchon, quemet stâo dzo, justameint. Olli monsu lo professeu sè promenâve dein on galé velâdzo dâo payî quand ie vâi su on otto onna pancarta que sè desâi que lâi avâi sta vèprâ quie onna reuniion. L'ètâi onna secte d'on église que l'avâi on nom pas quemet clliâo de per tsî no. Sè finessâi ein *iste*. Qu'è-te âo justo. N'ant pas su mè lo dere. N'è pas ébéniste, mâ l'è on mot que sè fine dinse, et la cougnâisso pas cllia secte.

Monsu lo professeu la cougnessâi pas mé assebin et quand l'a vu clli l'écretoura su l'ottô s'è peinsâ:

Vu allà à cllia reuniion po vère que l'è. D'ailleu, dein ti olliâo prîdzo on lâi appreind rein de mau.

Et lo vaitcé que l'eintre dedein. Lo pâilo ètâi plliein de dzein et principalameint de fenne. L'a trovâ tot parâ onne petite pllièce à 'n'on banc dèvant, iô lâi avâi dâotrâi dzein que plliorâ-vant. Ie paraît que dèvessant racontâ lâo vya et fére état de sè repeintre de ti lâo pètsî.

Manque pas. Tot d'on coup, vaitcé sa vîlhie

vesena que sè dresse su sè piaute et que cou-meince à dere tot cein que l'avâi fé et quinta dèlâo l'avâi d'ître dinse onna serpeint. Aprî l'a ètâ lo tor âo vesin. Et que dèmandâve perdon assebin!

Quand stisse l'a zu botsî de s'acchounâ, vaitcé la vîlhie que fâ dinse âo monsu :

Et vo, Monsu, du que vo z'îte su clli banc, voliâi-vo pas vo repeintre assebin? Quin metî

 Ie su professeu de théologie.
 Cein fâ rein, fâ la vîlhic que l'a cru que l'ètâi on metî à sè repeintre, lo bon Dieu fâ grâce, quemet se dit, « même au plus grand des Marc à Louis.

PAS MAL CALCULE

EUX campagnards du village de T. sont en dispute. L'un traite l'autre de chenapan. L'autre lui répond par un soufflet. Un gendarme mis au courant du conflit conseille au giflé de porter plainte.

— Pas de ça, répond le giflé, ça ne regarde personne, je puis me laisser gifler, c'est mon af-faire. Le soir du même jour, il s'en va trouver son adversaire et lui raconte le propos du gen-

— Sais-tu, Hans, lui dit-il, tu as un cochon gras dans ton «boêton», j'en ai aussi un chez moi, on cochon, c'est mon avocat qui le mange-Ton avocat « boulotterait » mon cochon. C'est ce qui arriverait sûrement si nous mêlions la justice dans notre affaire. Nous ferons boucherie pou rnotre compte et c'est nous qui man-

gerons les cochons. Qu'en dis-tu?

— Appuyé, dit l'autre, tu es beaucoup moins bête que je croyais.



DANSES ET DANSES D'HIER ET AUJOURD'HUI



A danse a toujours été et peut demeurer une excellente distraction familiale. Elle le serait surtout sì l'on en revenait aux danses d'autrefois, beaucoup plus sympathiques que les contorsions importées de chez

Précisément, un courant se dessine en faveur de ces vieilles danses. Une œuvre lyrique, ré-cemment montée à l'Opéra de Paris, Virginie, reconstitue un bal où l'on revoit toutes les jolies danses de naguère : la valse, la polka, la mazurka, la schottisch et aussi le quadrille. Ah! le quadrille, le bon vieux quadrille, que l'on dansait à quatre ou à huit, le joyeux quadrille avec ses cinq figures variées, qui fournis-sait, aux danseurs habiles, l'occasion d'impres-sionnants « cavalier seul ». Personne ne sait plus le danser aujourd'hui. Quelles maladresses quand quelques amateurs, las des danses nouvelles, tentent de s'y essayer en quelque soirée! La jeunesse dansante du jour en reste bouche bée. C'était pourtant le quadrille qui animait les bals d'antan. Et dans certains, comme le quadrille des lanciers, tout le monde, y compris les mamans et les graves papas qui s'ennuyent maintenant à se décrocher la mâchoire, trouvaient l'occasion de se divertir tout autant que les jeunes.

Il paraît que cette reconstitution obtint le plus grand succès. Tant et si bien qu'on ne parle de rien moins que de la rentrée en faveur de ces belles danses du temps jadis.

C'est qu'elles avaient une grande qualité : elles étaient franchement rythmées, et c'est pour cela qu'elles étaient avant tout des danses gaies. Au contraire, les danses d'aujourd'hui ne sont que rythmes brisés, syncopés; et ma foi quand on frise la syncope, vous conviendrez que c'est plutôt triste!

De nos jours, après la guerre, les danses à la mode ne sont plus des danses entraînantes, ah!

pour ça non. Regardez un peu ceux qui les dansent, c'est-à-dire les jeunes d'aujourd'hui, et dites-moi franchement s'ils ont l'air de s'amuser? Visiblement, ils se livrent à un travail compliqué plutôt qu'à un plaisir. Assurément, ils ne sont pas sans grâce, la jeunesse est toujours gracieuse; mais rien là du sport harmonieux et naturel qu'était la danse, la vraie, celle où les danseurs n'ont qu'à se laisser entraîner au rythme de la musique... C'est peut-être pour cela que les braves gens, ne sachant plus quoi danser, s'abstiennent.

Quant à la résurrection de la bonne vieille chanson, il y aurait bien aussi un effort à faire.

La chanson de jadis s'identifiait avec le sentiment populaire. Elle tirait son inspiration des grands événements, graves ou joyeux, du pays. Elle exprimait les éternels sentiments de l'homme au milieu des peines et des joies de la vie, évoquait les métiers, les paysages et les provinces, se faisait alertement frondeuse contre les abus du pouvoir.

Elle avait un tour qui la distinguait entre tous les pays du monde : l'esprit et la grâce y brillaient, la pitié et la tendresse transparaissaient sous l'ironie charmante. Elle reflétait l'infinie variété de nos terroirs. Et quand, actuellement, dans un concert, lors d'une audition artistique, on exhume ces petits chefs-d'œuvre du passé, c'est, dans un auditoire qui ignorait tout cela, une émotion profonde et une joie non dissimulée.

On a trop oublié nos vieilles chansons. Pis en-

core, on ne chante plus du tout.

A chaque étape de l'histoire, la chanson a donné le ton de nos préoccupations nationales. Quand l'historien se penchera sur notre époque, il sera stupéfait de trouver si peu de ces témoignages. C'est un curieux signe des temps. Dans un vagon, revenant de chez eux, du Valais, quelques soldats braillaient:

J'ai ma combine!...

Un brave capucin se leva et pria ces soldats de chanter autre chose que ce stupide refrain.

Vous pensez peut-être que ces citoyens-soldats entonnèrent une de nos bonnes chansons romandes? Non, ils ne trouvèrent rien de mieux que d'entonner :

C'est pour papa, etc.

La musique stupide des jazz symbolise le déséquilibre de la vie sociale. Nulle place au senti-ment, nulle place à l'esprit, à la gaîté. On danse sur des rythmes de marche funèbre, avec des déhanchements tristes. On chante sans conviction des refrains sortis de bouges.

Il faudrait changer tout cela.

Danser, chanter, chez soi, avec les parents et les amis, c'est encore une manière de faire refleurir la bonne vie de famille.

Toujours en peine. — Une jeune veuve passe dans les bureaux d'une compagnie d'assurance pour retirer l'argent d'une police prise par son mari.

— Je suis très peiné de la perte que vous venez de faire, lui dit l'agent.

— C'est cela, répond la veuve ; vous autres hom-mes vous êtes toujours peinés quand vous voyez une femme avoir la chance de faire un petit peu